

# Nos montagnes

Autor(en): **Krieg, A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **9 (1857)**

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-549620>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

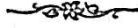
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# POÉSIES.



## NOS MONTAGNES.

*A l'auteur des Alperoses.*

---

Là chaque heure du jour, chaque aspect des montagnes,  
Chaque son, qui le soir s'élève des campagnes,  
Tout m'y parle une langue aux intimes accents.

LAMARTINE.

### I.

A vous, poète ami, qui chantant la patrie,  
Dites sur nos glaciers l'alperose fleurie,  
Les héros nos aïeux, et notre liberté...  
A vous, qui du passé parlez avec ivresse,  
Souffrez que je réponde et que ma lyre adresse  
Un chant jurassien que nos monts ont dicté.

Le monde des glaciers, des neiges éternelles,  
Voilà donc le théâtre où vous portent vos ailes :  
Il vous faut l'avalanche et son fracas lointain,  
L'arc-en-ciel se jouant dans la poussière humide,  
L'aigle noir dans la nue et le chamois rapide,  
Et la Suisse, en un mot, pour gonfler votre sein !

Cimes de mon Jura, longue chaîne bleuâtre,  
Vous n'avez point ces pics brillants comme l'albâtre ;  
Votre nom — de l'Europe il ne fait point le tour ;  
Point de neige à vos fronts, de plaines azurées,  
D'aiguilles de cristal, de glaces déchirées....  
Et c'est à vous pourtant qu'est échu mon amour !

Par un jour calme et pur, accourez, ô poète.  
Accompagnez mes pas, gravissons jusqu'au faite  
Ce « Moron » haut et noir abritant ces vallons.

Laissons derrière nous les plaines vaporeuses ,  
Les gorges du Pichoux et ses roches pleureuses ,  
Et du vieux Bellelay les murs tristes et longs.

Voyez. De tous côtés de profondes vallées ,  
Et la Birse et la Sorne à nos yeux déroulées ;  
Et devant nous Montoz de bois noirs tapissé ;  
Géant dont l'œil à peine embrasse les enceintes ,  
Et les Alpes, bien loin, qui dressent quelques pointes  
Comme des pics d'argent sur son front hérissé.

Nous voici loin du monde, isolés de la terre ,  
Assis près du signal, entourés de mystère.  
De la côte au sommet rien que des bois profonds.  
Les plantes du jardin sont les hautes futaies ;  
Ses bancs, des rochers gris ; des forêts sont ses haies ;  
Son parterre — les fleurs des hautes régions.

Jadis, lorsque des bois jaunissait la couronne ,  
Laisant bien loin sous moi les brouillards de l'automne  
Sur ce sommet désert je m'élançais joyeux...  
Il me fallait à moi, fuyant de nos demeures,  
Ces hauts lieux pour répondre aux voix intérieures  
Qui vibraient dans mon sein à flots tumultueux.

Là, j'aimais à rêver au bord de la lisière  
De ces hauts troncs qu'enlace et la ronce et le lierre.  
Et mollement assis sur un vieux tronc penchant  
Je contemplais longtemps les ombres qui s'allongent,  
Et des flocons de pourpre et de feu qui se plongent  
Derrière l'horizon du côté du couchant.

## II.

Voici l'ombre. Les bruits s'apaisent  
Dans l'air, dans les rameaux touffus ;  
Des vallons les clameurs se taisent ,  
La cloche du village envoie un son confus :  
Quelques chasseurs perdus, lorsque la nuit les gagne,  
Vont s'appelant l'un l'autre aux flancs de la montagne :  
Un cor sonne ; on répond : bientôt meurent ces bruits  
Et tout rentre avec moi dans le calme des nuits.

J'écoute. Un nouveau son rompt ce vague silence....  
C'est la meute effarée et le lièvre aux abois,  
Qui reveille un écho dont la longue cadence  
Roule de cime en cime et se perd dans les bois ;  
    Ou bien, paissant dans la clairière,  
    Avance pas à pas la vache solitaire  
Et sa cloche là-bas a tinté quelquefois.

    Tout s'est éteint et voici l'heure  
    Où la nature va parler ;  
    La brise du soir glisse et pleure  
Au faite des sapins qu'elle fait onduler.  
Alors les monts entr'eux murmurent et répondent  
Et les voix de la terre et des cieux sè confondent :  
Et d'une côte à l'autre éclate un chant d'amour  
Qu'un bois envoie à l'autre au declin d'un beau jour.

Ainsi tout sous le ciel s'enveloppe d'un voile.  
Tous les êtres vivants dorment d'un doux sommeil :  
Mais quand à l'horizon poind la première étoile,  
Qui jette au sein de l'ombre un demi-jour vermeil,  
    Alors une nouvelle vie  
Pénètre mollement la nature ravie,  
Et des hôtes des nuits annonce le réveil.

    Dans le creux d'un plâne au front chauve  
    Le hibou qu'éveille la nuit,  
    Entr'ouvrant sa prunelle fauve,  
A secoué son aile et s'éloigne avec bruit.  
Le bois résonne au loin de ses « houhou » funèbres ;  
Une voix lui répond du milieu des ténèbres :  
C'est des roches de Court un grand-duc envolé,  
Qui voyage tout seul sous le ciel étoilé.

Et le coq de bruyère, accroupi sur sa branche,  
Sur le sapin moussu se réveille en sursaut.  
Le cou tendu, l'œil fixe, en avant il se penche :  
Il écoute : un bois mort vient de craquer là-haut.  
    Les pieds pendants, la tête haute  
A coups d'aile puissants il descend dans la côte  
Et longtemps après lui vibre encore un écho.

Puis au bord du bois la bécasse  
Part d'un vol alerte et sifflant.  
Le lièvre alors changeant de place  
De son gîte abrité se dérobe en tremblant.  
Il écoute ; il s'assied : c'est une feuille morte  
Que du hêtre voisin un dernier souffle emporte :  
Il s'élançe à grands sauts et s'enfuit aux vallons  
Jusqu'au blanc crépuscule errer dans les sillons.

### III.

Enfin tout dort, enfin tout rêve !  
A la voûte d'azur s'élève  
Un hymne pour le Créateur.  
La nature offre son hommage,  
Car son silence est le langage  
Que comprend le mieux son auteur.

C'est une lointaine harmonie ,  
C'est une rumeur infinie ,  
Un ensemble mélodieux.  
C'est un parfum qui s'évapore,  
Doux comme les pleurs de l'aurore,  
Comme les larmes de mes yeux.

J'écoute, et je crois le comprendre ,  
Mais l'oreille ne peut l'entendre,  
Tout est silence dans les airs :  
Je cherche ces voix qui frémissent ,  
Et c'est en moi que retentissent  
Les échos de ces saints concerts.

C'est de mon sein alors que monte la louange :  
Mon âme s'associe à ce concert étrange  
Des êtres , des rochers , des forêts et des eaux.  
Sur l'aile de la nuit elle flotte bercée :  
Le tumulte des sens s'apaise, et la pensée  
Rêve et s'endort au bruit de célestes échos.

Oui, c'est sur vos sommets, montagnes bienaimées,  
Près de vous, noirs sapins, haleines embaumées,  
Dans vos mystères saints que je trouve la paix !

Ah ! tu m'en es témoin, ô nature sévère,  
Reposant sur ton sein je fuyais de la terre.  
Et j'aurais bien voulu ne te quitter jamais.

Mon Dieu, c'est là, dans ce temple  
Que mon âme te contemple,  
Que j'aime à t'offrir mon cœur.  
C'est là, Seigneur, que je prie,  
Conserve-moi la patrie  
Et les monts du Jura qu'il faut à mon bonheur.

C'est là surtout, divin Père,  
Là, qu'à mon heure dernière  
Je voudrais fermer les yeux.  
A l'ombre des sapins où ma paupière tombe,  
Je voudrais rayonnant m'élancer dans la tombe  
Au jour, au dernier jour, qui n'aura point d'adieux.

A. Krieg.



### L'ESPÉRANCE.

---

Où donc es-tu mon espérance,  
Brillante étoile de la nuit,  
Toi qu'une flamme de souffrance  
Allume au cœur lorsque tout fuit ?  
Oh, je t'aime, comme un bon ange,  
Rayon du ciel tombé sur moi ;  
Oh, je t'aime, car si tout change  
Tu me restes avec la foi !

Je sens ton aile blanche et rose  
Sur moi frémir et se poser ;  
Comme une fleur nouvelle éclore,  
Tu m'éveilles sous ton baiser.